

Elodie Delmarès

L'affaire Jacques Clément

Ou la fin du règne des Valois

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Elodie Delmarès 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

L'AFFAIRE JACQUES CLÉMENT

Pièce de théâtre

TABLE DES MATIÈRES

Acte 1 : L'assassinat du Roi Henri III / Le Procès

Scène 1 : L'agonie du roi

Scène 2 : L'enquête

Scène 3 : Le procès - Le bal des hypocrites

Scène 4 : Un benêt bien renseigné

Scène 5 : Le procureur sur le grill

Scène 6 : Le bonheur des uns et le malheur des autres

Scène 7 : Un pacte avec le diable

Acte 2 : Rétrospective et genèse de l'assassinat- Palais du Louvre

Scène 1 : Navarre banni

Scène 2 : Ennemis jurés

Scène 3 : La tête de cerbère

Scène 4 : La journée des barricades.

Scène 5 - L'Edit d'Union et les ambitions des Guise

Scène 6 : Une armada pas si invincible

Scène 7 : Guet-apens

Scène 8 : Le coup de majesté

Scène 9 : La colère des Guise

Scène 10 : Un allié tombé du ciel

Acte 3 : Mais qui est Jacques Clément?

Scène 1 : L'appel des ancêtres

Scène 2 : Quand le torchon brûle

Scène 3 : L'envoyé du ciel

Scène 4 : Rue Saint-Jacques

Scène 5 : Jeu de passe-passe

Scène 6 : La marque royale

Scène 7 : Le passeur

Scène 8 : Sauf-conduits

Scène 9 : Le comte de Brienne

Scène 10 : Sur la route de Vanves

Scène 11 : Derniers examens de passage

Scène 12 : Alibi malgré lui.

Scène 13 : L'attentat

Scène 14 : Les regrets de Mme de Montpensier

Scène 15 : Jacques Clément le stratège

Scène 16 : Paris vaut bien une messe

**ELEMENTS D'HISTOIRE : L'ASSASSINAT DU ROI HENRI III , OU COMMENT
LA FRANCE EST PASSE AUX MAINS DES BOURBONS**

LES PERSONNAGES

FEMMES (4)	HOMMES (13)
<p>Catherine de Montpensier (36 ans) Soeur de H. de Guise et du C^{al} de Lorraine</p> <p>Marguerite de Bronze (19 ans) Maîtresse de Henri III, épouse de M. de Brunel</p> <p>Catherine de Clèves (40 ans) Epouse/veuve du duc de Guise, confidente de C. de Lorraine</p> <p>Catherine de Médicis (68/ ans) Mère de Henri III</p>	<p>Henri de Navarre (36 ans)</p> <p>Jacques Clément (22 ans) Moine Jacobin, assassin</p> <p>Jacques de la Guesle (32 ans) Procureur du Roi</p> <p>Henri III (37 ans), Roi de France</p> <p>Henri de Guise, duc (38 ans) Lieutenant-Général du Royaume</p> <p>Charles de Mayenne, frère cadet des Guise</p> <p>Bellegarde (26/27 ans) Seigneur (garde du roi Henri III)</p> <p>Richelieu (40 ans) Grand prévôt de France, Président du Tribunal</p> <p>Mathieu de Brunel (46/47 ans) Seigneur de Serbonnes</p> <p>Charles de Mayenne Duc, frère des Guise et de Mme de Montpensier</p> <p>Antoine Portail Chirurgien du roi</p> <p>Bernard de Montsiries Garde du Roi, Le secrétaire du comte de Brienne</p> <p>Edme Bourgoing, prieur de Jacques Clément, ligueur - Intervient à l'acte III uniquement</p>

Acte 1 : La mort de Henri III / Le Procès

Château de Saint-Cloud

Scène 1: L'agonie du roi

(Le roi Henri III, Antoine Portail, Bellegarde, Henri de Navarre, La Guesle)

Le Roi, *alité, cherche à rassurer ses proches* : Par pitié, mes amis, ne courez point, la blessure n'est pas si méchante qu'elle le laisse croire. Ayant mis, à plusieurs reprises, mes doigts dans ma plaie, je puis en attester : mes intestins sont intacts. D'ailleurs, nous allons être fixés: voilà le sieur Antoine Portail, mon chirurgien, qui vous confirmera mes dires.

Antoine Portail (*sondant la plaie, en aparté à Bellegarde*): La plaie est à quatre doigts au-dessous du nombril, du côté droit, distante du milieu du ventre de la largeur du doigt. Elle a été très agrandie certainement par le geste brusque du Roi pour parer le coup, alors qu'il était déjà porté, et a déjà beaucoup saigné. Il me semble bien que le boyau est percé. *S'adressant à la Guesle*: Hélas, Monsieur le Procureur, prévenez le grand prieur.

La Guesle, *s'approche du chirurgien et chuchote* : Je suis votre serviteur. Y a-t-il quelque drame ?

Antoine Portail, *continuant de sonder la plaie, tout en parlant au procureur*: Mon maître, lui dit-il, songez à vous. Je ne crois pas que l'on puisse sauver le Roy. (*Se tournant vers le roi, parlant à haute voix*) Sire, ne vous inquiétez de rien. Assurément, dans dix jours au plus tard, vous monterez à cheval. En quelques coups d'aiguille la plaie sera réparée. Après quoi vous serez pansé et recevrez quelque médicament, pour mieux passer la nuit.

Le Roi, *à La Guesle, pour le rassurer* : mon fils, ne vous fâchez point: ce méchant moine m'a voulu tuer, mais Dieu m'a préservé de sa malice : ceci ne sera rien. Je le sais: vous n'êtes en rien complice.

La Guesle, *à Bellegarde* : Approchez l'autel, qu'on permette à Sa Majesté de recevoir par la prière les bienfaits du Seigneur. Sire, daignez recevoir l'attention et les devoirs que vous êtes en droit de désirer de vos sujets.

Le Roi, *calmement*: Seigneur Dieu, si tu estimes que ma vie est utile et profitable à mon peuple et mon État, dont tu m'as mis en charge, conserve-moi et prolonge mes jours, sinon, mon Dieu, prends mon corps et sauve mon âme et la place en ton paradis. Que ta volonté soit faite! (*Ressentant une douleur au ventre*): Mon chirurgien, daignez m'examiner à nouveau et découvrir la raison de cette douleur au ventre. J'ai mal au cœur.

Antoine Portail, *feignant d'examiner le roi, tentant de le soigner* : Sire, il vous faut un lavement pour faire partir les humeurs. Vous serez bientôt libéré de vos douleurs. (*En aparté, après quelques secondes*) Las, le corps ne retient rien.

Le Roi, (*soudain inquiet*) : Eh bien ?

Antoine Portail : Sire, faut-il vraiment vous le dire ? Au choix d'un successeur il vous faut résigner.

Le Roi : Seigneur ! Voilà donc ta malédiction. Ainsi tu me condamnes, moi, ton humble serviteur, après tant d'années à servir ta gloire, faire craindre ta colère, transmettre ton amour et ta miséricorde. A un bien long règne j'étais pourtant promis, me voilà bientôt parti. Avec moi s'éteint la dynastie des Valois. Tous mes frères, François, Charles, Alençon, étant sans descendance. Nul prince pour prolonger cette glorieuse famille. Je fus donc le dernier. Voilà mon cousin de Navarre au trône destiné. (*Il tend sa main au roi de Navarre, qui la presse dans ses mains*). Mon cousin, voyez comme vos ennemis et les miens m'ont traité. Il faut que vous preniez garde qu'ils ne vous en fassent autant.

Henri de Navarre, avec compassion : Mon frère, gardez espoir. Les médecins, souvent, dramatisent. Votre blessure n'est sûrement point tant dangereuse. Bientôt vous châtierez ceux qui ont fomenté cet odieux attentat.

Le Roi, à Henri de Navarre : Mon frère ! Je le sens bien, c'est à vous de posséder le droit auquel j'ai travaillé pour vous conserver cet honneur, cette responsabilité que Dieu nous a donnés. C'est ce qui m'a mis en l'état où vous me voyez. Je ne m'en repens point, car la justice, dont j'ai toujours été le protecteur, veut que vous succédiez après moi en ce royaume, dans lequel vous aurez beaucoup d'inquiétudes, si vous ne vous résolvez à changer de religion. Je vous y exhorte autant pour le salut de votre âme que pour la réussite que je vous souhaite dans les affaires du royaume.

Aux autres sujets présents

Messieurs, approchez-vous, et écoutez mes dernières intentions sur les choses que vous devez observer quand il plaira à Dieu de me faire partir de ce monde. Ce qui s'est passé n'a pas été uniquement la vengeance de mes sujets rebelles contre moi, bien que ceux-ci, contre mon naturel, m'ont donné sujet d'en venir aux extrémités. La connaissance que j'avais de leurs desseins d'usurper la couronne contre toute sorte de droit et au préjudice du vrai héritier, et bien que j'ai tenté toutes les voies de douceur pour les en divertir en est une autre cause. Tous mes efforts pour tempérer leurs ambitions n'ont plutôt servi qu'à accroître leur puissance et leur mauvaise volonté. Mais, comme leur rage ne se terminera qu'après l'assassinat qu'ils ont commis en ma personne, je vous prie, comme mes amis, et vous ordonne, comme votre roy, que vous reconnaissiez après ma mort mon frère le roi de Navarre comme souverain de notre pays entier, que vous ayez la même affection et fidélité pour lui que vous avez toujours eue pour moi, et que, pour ma satisfaction et votre propre devoir, vous lui en prêtiez le serment en ma présence.

A nouveau à Henri de Navarre

Et vous, mon frère, que Dieu vous y assiste de sa divine providence. Gouvernez cet État et tous ces peuples qui sont sujets à votre légitime héritage et succession, faites en sorte qu'ils vous soient obéissants par leur propre volonté, autant qu'ils y sont obligés par la force de leur devoir.

Henri de Navarre : Majesté, je vous promets de servir votre volonté et d'observer vos commandements.

Le roi meurt.

Scène 2 : L'enquête
Henri de Navarre, Bellegarde, La Guesle

Henri de Navarre : Messieurs, puis-je compter sur vous ?

Bellegarde, empressé. En tous points, Majesté, je suis votre obligé.

Henri de Navarre : Monsieur de Bellegarde, en tant qu'écuyer du roi, vous avez bien sous le bras quelques informateurs qui vous renseigneront fort à propos ?

Bellegarde : Pour quelle quête ?

Henri de Navarre : Je flaire quelque complexité dans cette affaire. Le crime a tous les aspects d'un acte religieux, mais je sens qu'il y a autre chose derrière.

La Guesle, affirmatif : Sur ce point, Monseigneur, je vous suis entièrement : si le crime n'était que religieux, ce moine, bien qu'étant un sot notoire, n'aurait pas assassiné le roi sachant que son successeur serait inmanquablement protestant.

Henri de Navarre, recouvrant son optimisme : Exactement. Étant proche de la famille royale, Monsieur de la Guesle, vous savez certainement la tolérance des Valois pour la foi huguenote, et vous aviez été témoin du ralliement entre la couronne et la maison des Bourbons. La Ligue n'avait aucun intérêt à commanditer la fin des Valois, à moins d'avoir de sérieuses raisons et quelqu'un d'autre à mettre sur le trône. Mais autre chose m'intrigue : comment le moine est-il entré dans ce giron ? Comment s'est-il procuré la lettre du Premier président du Parlement, enfermé en Bastille, et le laisser-passer du Comte de Brienne ? Qui est-t-il, d'où vient-il ? Avait-il des griefs personnels ? Comment a-t-il pu tromper votre confiance ? Un procès sera bientôt ouvert. Veillez à m'apporter toutes les réponses à ces questions, aidez-moi à comprendre, et prendre une décision.

Bellegarde : Un procès, Majesté ? Un procès ? Pour un cadavre ?

La Guesle : Assurément, Bellegarde. Un procès pour un cadavre. En notre temps les régicides sont imprescriptibles : même la mort de l'auteur ne saurait éteindre l'action publique. Et que dire du corps d'un meurtrier que l'on a transpercé sans même l'interroger ? Quel message laisserions-nous à la postérité ? Celle d'un martyr ? Non, messire, il lui faut un procès !

Henri de Navarre : En effet, et c'est vous, Monsieur de la Guesle, qui conduirez Bellegarde dans ses investigations.

La Guesle : Hélas, Monseigneur, faut-il le souligner ? De ce drame, mon erreur est responsable. Pourrais-je décevant, dans un même temps, tenir lieu de juge et de partie ?

Henri de Navarre : Monsieur de la Guesle, je devrai effectivement examiner votre rôle dans cette triste affaire. Je vous encourage à rester neutre et à répondre scrupuleusement et fidèlement aux questions de Monsieur de Bellegarde, en ce qui vous concernera. La tenue du tribunal sera l'office de François de Richelieu, dont l'impartialité ne fait aucun doute.

Bellegarde : Et quel serait mon rôle ? Quelles questions sont en suspens ?

Henri de Navarre : Elles me semblent pourtant évidentes, Bellegarde ! Qui se cache derrière cet attentat ? S'il y a une liste noire, suis-je le prochain ? Quel est le véritable dessein des instigateurs ? Je dois le découvrir et neutraliser l'ennemi, avant de monter sur le trône. Je dois savoir où je mets les pieds. Monsieur de Bellegarde, étant l'un des favoris d'Henri, vous faisiez partie de sa garde rapprochée. Je vous offre la possibilité d'intégrer la mienne. Si vous voulez me servir, servez votre défunt roi. Découvrez comment a disparu le dernier des Valois.

Scène 3 : Le procès

2 août 1589 - François de Richelieu, Henri de Navarre, Bellegarde, La Guesle)

François de Richelieu, ouvrant la séance : Nous, François de Richelieu, Grand Prévôt de France, ouvrons le procès fait à feu Jacques Clément, moine jacobin, coupable d'avoir, ce premier août 1589, blessé mortellement Henri de Valois, souverain de France sous le nom de Henri le troisième, en lui portant un coup de couteau au ventre. En qualité de président de ce tribunal, je fais le serment d'apprécier les faits à charge et à décharge de toutes personnes pouvant être partie dans ce procès, afin de déterminer la sentence la plus juste et la plus appropriée à l'auteur de ce crime... Nous allons maintenant étudier chacun des témoignages.

S'adressant à Jacques de la Guesle : Messire Jacques de la Guesle, conseiller du roi en son conseil d'État, et son procureur général, veuillez vous présenter à la barre. Prêtez-vous serment de dire toute la vérité et de restituer fidèlement tous les faits dont vous avez été l'auteur ou le témoin ?

Jacques de la Guesle, levant la main pour prêter serment : J'en fais le serment solennel, Monsieur le Président.

François de Richelieu : Parfait, commençons, donc. Passons aux déclarations. Vous dites avoir rencontré le jacobin Jacques Clément hier. Veuillez préciser en quelles circonstances.

Jacques de la Guesle : Avant hier, sur les quatre ou cinq heures de l'après-midi, me dirigeant vers Saint-Cloud, je revenais du village de Vanves, où je possède une maison. En chemin, j'ai trouvé un moine jacobin, petit homme, barbiche noire, en compagnie de deux soldats. J'ai demandé à ceux-ci s'il était leur prisonnier, ils m'ont répondu que non, ajoutant qu'il s'agissait d'un religieux sorti de Paris pour venir trouver le roi et lui faire entendre quelque chose concernant son service.

François de Richelieu : N'avez-vous pas été intrigué ?

Jacques de la Guesle : Naturellement, mais je n'en ai rien voulu laisser paraître. Je lui ai donc dit que puisque c'était pour le service de Sa Majesté qu'il venait, je le conduirais jusqu'en ce lieu, et l'ai assuré qu'il pouvait me dire librement si c'était pour chose d'importance qu'il venait vers Sa Majesté...

François de Richelieu : Et que vous a-t-il répondu ?

Jacques de la Guesle : Le jacobin m'a dit qu'il venait de la part de Monsieur le Premier président, et autres serviteurs que Sa Majesté avait dans Paris, et qui, affligés de n'en avoir aucune nouvelle, étaient fort tourmentés par les séditieux. Il a ajouté que le duc de Mayenne, le jour précédent, en avait fait emprisonner plus de cent cinquante, ou deux cent des principaux.

François de Richelieu : Quelle a été votre décision, alors ?

Jacques de la Guesle : Je l'ai mené avec moi et l'un de mes frères, qui l'a fait monter en croupe sur son cheval. Quand nous fûmes arrivés en mon logis, j'ai tiré à part ledit jacobin, et me suis enquis particulièrement de ce qu'il voulait dire de si particulier à Sa Majesté.

François de Richelieu : Et que vous a répondu le Jacobin ?

Jacques de la Guesle : Il m'a répété qu'il venait au nom de monsieur le premier Président et de tous les serviteurs de Sa Majesté, tous prêt à risquer tout ce qu'ils possédaient pour son service, et que s'il plaisait à Sa Majesté de leur donner une heure, ils lui tiendraient une porte ouverte,

François de Richelieu : Qu'avez-vous fait alors ?

Jacques de la Guesle : J'ai soupçonné que le jacobin fut un espion. Aussi l'ai-je pressé davantage encore, cherchant à déterminer qu'il ne me cachait pas de supercherie. Mais au lieu de répondre, le moine m'a présenté un petit papier écrit en lettre italienne, qu'il a dit écrit de la main de Monsieur le premier président.

Pour le sonder, je lui ai demandé à quel moment il s'était entretenu avec le premier président. Nullement troublé, il m'a répondu qu'il l'avait vu avant-hier, et, avec lui, l'abbé de Rivault et le fils de Portail, dont il m'a parfaitement décrit les visages et les manières, et qu'il était entré dans la Bastille sous l'ombre du fils de Portail, connaissant la femme de Portail lui-même. Je lui ai même demandé s'il avait vu l'abbé de Cerisy, mon frère, ce à quoi il a répondu par la négative.

François de Richelieu : Quelle importance cette question avait-elle ?

Jacques de la Guesle : Mon frère ne pouvait se trouver en ce lieu avant-hier, ayant affaire dans une autre ville. Si le jacobin m'avait répondu par l'affirmative, j'aurais aussitôt pu le confondre.

François de Richelieu : Fort bien, qu'avez-vous fait ensuite, pour vous assurer de la sécurité de Sa Majesté ?

Jacques de la Guesle : J'ai pris un ton plus sévère, lui faisant entendre qu'il ne fallait pas qu'il vienne faire ici l'espion et donner aux ennemis de la couronne l'occasion de se frayer un chemin jusqu'ici. Le moine m'a juré qu'il n'avait garde de faire ce mal, et que dès qu'il aurait porté la volonté du roi au premier président et aux autres, il reviendrait et se mettrait entre les mains du seigneur que Sa Majesté choisirait.

François de Richelieu : Ensuite ?

Jacques de la Guesle : J'ai mis fin à cet interrogatoire et ai demandé à mon frère de ne jamais laisser savoir par quel moyen le jacobin était arrivé. J'ai ordonné également que l'on maintienne le moine à mon domicile. Je suis retourné au logis de sa majesté, l'ai entretenu au sujet du jacobin et de sa demande. Sa majesté m'a mandé de lui mener le moine hier, au matin. J'ai alors pris congé du Roy.

François de Richelieu : Que s'est-il passé, en détail, ce matin du 1er août ?

Jacques de la Guesle : Menant le Jacobin en direction de la demeure du roi, j'ai croisé le sieur Portail, auquel le jacobin a fait mille politesses sans que le sieur Portail s'en étonne ou ne s'en offusque. Ils ont discuté ensemble le plus naturellement du monde, Portail lui ayant appris une fâcheuse affaire de dettes entre sa femme et un métayer concernant une ferme, dont je n'ai pas entendu le nom, marchant quelques pas devant.

François de Richelieu : Et, arrivés au logis du roi ?

Jacques de la Guesle : Le sieur du Haler nous a fait monter, le jacobin et moi, dans la chambre du roi. Ayant remarqué que le roi était sur sa chaise d'affaire, je me suis emparé des papiers présentés par le jacobin, l'ai fait attendre près de la porte, et ai remis les lettres au Roi. Sa majesté a aussitôt entrepris de lire la lettre émanant du premier président, et a fait approcher le jacobin, le faisant approcher par le côté opposé du mien. Seul M. de Bellegarde se trouvait aux côtés de Sa Majesté, et quand le roi a demandé au moine de parler, celui-ci a répondu que c'était chose secrète. A plusieurs reprises, j'ai enjoint le jacobin de parler tout haut, assurant qu'il n'y avait aucun danger. Mais le moine restait sur ses positions. C'est le roi qui, tendant l'oreille, l'a invité à parler, et nous a invité, Messire de Bellegarde et moi-même, à nous retirer. Nous avons obtempéré, mais modérément, ne reculant que de deux ou trois pas.

François de Richelieu : Poursuivez ?

Jacques de la Guesle : Le moine a fait mine de se pencher en direction de l'oreille de sa majesté pour lui dire son secret. Nous avons, messire Le Grand et moi-même, échangé quelques mots, quand nous avons entendu le roi pousser un grand cri, déclarant que le jacobin l'avait tué. Nous retournant en sa direction, nous l'avons découvert, debout, qui retirait un couteau de son corps et frappant le jacobin au visage avec le fameux couteau. En voyant cela et constatant que le roi, perdant du sang, tenait son boyau dans ses mains, étonné et perdu d'un si grand désastre, constatant par la même occasion que le criminel se tenait encore près de Sa Majesté, l'épée à la main, j'ai repoussé le jacobin. Tout cela a fait grand bruit et alerté les gentilshommes de Sa Majesté, qui se sont empressés et ont tué le jacobin.

François de Richelieu : N'avez-vous pas fait en sorte qu'on puisse l'interroger ?

Jacques de la Guesle : Bien entendu, Monseigneur. J'ai crié qu'on ne le tuât point car j'avais maintes questions à lui poser. Mais transporté d'une très juste colère, ou ne m'entendant point, M. de Montsiriés l'a transpercé de son épée. Mortifié par un tel événement, je me suis jeté au pied de Sa Majesté, et l'ai supplié de me faire mourir comme le plus misérable homme qui fut sur la face de la terre, ayant servi sans le vouloir le mauvais génie de la France et permis son acte.

François de Richelieu : Messire de Bellegarde, confirmez-vous le récit de Messire de la Guesle et son exactitude ?

Bellegarde : Oui, Monsieur le Président, je confirme l'exacte restitution des faits qui se sont produits en ma présence, à partir du moment où Messire de la Guesle et le jacobin sont entrés dans la chambre du roi.

François de Richelieu : Petite précision, Messire de Bellegarde, le jacobin a-t-il baillé un coup au roi dès avant ou après que sa majesté a commencé à lire la lettre et le passeport ?

Bellegarde : Le coup a été donné alors que le roi finissait de lire et tendait déjà l'oreille vers le moine.

François de Richelieu : Fort bien, poursuivons. Messire de la Guesle, vous pouvez disposer. Nous appelons à la barre Messire Antoine Portail.